

*Utz*

Pierre Forcetin

Numéro 164, mai 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59538ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Forcetin, P. (1993). Compte rendu de [*Utz*]. *Séquences*, (164), 57–58.

dans un premier réflexe, on peut être tenté de s'interroger sur l'intérêt qu'a pu soulever chez nos voisins producteurs cette histoire subtile et troublante, on comprend ensuite rapidement qu'Hollywood ne s'est pas seulement contenté de transposer le récit dans un contexte qui lui convient, mais l'a aussi adapté à ses incontournables canons.

C'est ainsi que Martin Guerre, ce tout jeune homme ombrageux parti à l'aventure sous le règne de François 1<sup>er</sup>, devient Jack Sommersby, un fermier sudiste, dur et violent, qui rentre chez lui au lendemain de la guerre de Sécession. Au retour, tous deux ont beau être beaucoup plus sympathiques et se chausser plus petitement — pour la plus grande confusion de leurs cordonniers respectifs —, bien des choses, et notamment le scénario, les différencient et les éloignent.

En effet, dès le générique, la comparaison entre les deux films devient malaisée, et rapidement, **Sommersby** s'impose comme une histoire remarquablement américaine. Sur le chemin qui le ramène chez lui, Jack Sommersby enterre le cadavre d'un homme sous un amas de pierres, puis continue sa route. Le jour de son arrivée, c'est beaucoup plus que le revenant d'un passé englouti qui est accueilli par le village encore ravagé par la guerre. Au contraire, Sommersby représente une aube nouvelle, il apporte avec lui les valeurs que le public américain bien-pensant d'aujourd'hui aimerait voir chez les Sudistes d'alors. Débordant de charme et d'altruisme, Sommersby séduit tout le monde, convainc les fermiers désemparés de risquer leur avoir dans une nouvelle sorte de récolte, celle du tabac, établit une culture communautaire, réussit à faire accepter la participation des Noirs sur une base égalitaire et affronte bravement les attaques du Ku Klux Klan. Comment lui résister?

C'est ce que, d'ailleurs, ne saura pas faire Laurel, l'épouse délaissée qui a conservé de Sommersby de fort

mauvais souvenirs et qui, alors qu'elle le croyait mort, a accepté les avances d'un rival. Au centre de l'éternel trio qui se constitue, Laurel se refuse d'abord au mari qu'elle a connu... et cède ensuite chaleureusement au nouvel amant qui s'installe chez elle. Le film se donne alors pour ce qu'il est, une histoire d'amour construite, comme tant d'autres, sur le jeu de la vérité et du mensonge. Ici encore, les questions de légitimité et d'identité sont posées, non plus face à la collectivité et au droit, comme dans **Martin Guerre**, mais face à l'amour et à tout ce qui est permis de faire en son nom. Lorsque Laurel demande à cet homme qu'elle sait être un imposteur de quitter sa maison, Jack répond: «Peu importe qui tu crois que je suis, m'aimes-tu?». Devant l'hésitation de la jeune femme, il reprend: «Je suis chez moi maintenant.»

Plus encore, malgré les tentatives du rival éconduit de nuire à Sommersby, c'est à un duel entre Jack et Laurel que nous assistons, un duel d'amour qui aurait pu donner au film un titre du genre «Sommersby contre Sommersby». Dans le tribunal où Jack Sommersby est accusé de meurtre, la plus grande adversaire que l'homme rencontre est Laurel, prête à tout, même à la vérité et au déshonneur, pour le sauver de la mort. Il faut voir cette confrontation devant juge confondu et assistance attendrie pour mesurer l'audace des Américains quand il s'agit de mettre en scène des situations invraisemblables. Mais à force de larmes retenues et de musique puissamment étalée, que ne peut-on pas faire accepter? Enfin, il faut bien le dire, **Sommersby** a comme atouts d'allier la sobriété de ses comédiens à la candeur d'un scénario bâti sur les valeurs yankees. Un léger divertissement, en somme, qui a su éviter le piège de n'être qu'une mauvaise copie.

**Jocelyne Hébert**

**SOMMERSBY** — Réal.: Jon Amiel — Scén.: Nicholas Meyer, Sarah Kernochan, Anthony Shaffer, d'après le film **Le Retour de Martin Guerre**, écrit par Daniel Vigne et Jean-Claude

Carrière — Phot.: Philippe Rousselot — Mont.: Peter Boyle — Mus.: Danny Elfman — Son: Chris Newman — Déc.: Bruno Rubeo, Michael Johnston — Cost.: Marilyn Vance-Straker — Int.: Richard Gere (Jack), Jodie Foster (Laurel), Lanny Flaherty (Buck), Wendell Wellman (Travia), Bill Pullman (Orin), Bretty Kelley (Little Rob), William Windom (Rév. Powell), Clarice Taylor (Esther), James Earl Jones (le juge Isaacs) — Prod.: Arnon Milchan, Steven Reuther — États-Unis — 1993 — 112 minutes — Dist.: Warner Bros.

## Utz

À plusieurs égards un collectionneur ressemble à un toxicomane incurable. Accumuler, grouper, cataloguer, voilà le lot d'un collectionneur invétéré qui tel un drogué agit par compulsion et est souvent prêt à payer très cher un objet convoité. Collectionner devient parfois une servitude qui peut pousser un individu à l'isolement jusque dans le tréfonds de sa personnalité, l'engageant à la contemplation de ses trésors et le contraignant à s'abstraire radicalement de la société qui l'entoure. C'est le cas précisément du baron Kaspar Joachim von Utz, le personnage principal du dernier film de George Sluizer (**The Vanishing**). Adapté d'un roman de Bruce Chatwin, **Utz** nous fait suivre d'une façon troublante l'itinéraire d'un

Armin Müller-Stahl et Peter Riegert dans **Utz**



collectionneur de porcelaines de Meissen qui avant de mourir aura amassé un millier de figurines dont la valeur marchande atteindra les 3 000 000 de dollars.

Héritier d'une grosse fortune prudemment mise à l'abri en Suisse, le

baron de Utz aura profité des guerres, des pogroms et des changements de régime pour acquérir sa collection, tout en vivant d'une façon obscure dans un appartement exigu, en plein cœur d'un pays communiste terne et désolant, la Tchécoslovaquie. À part quelques séjours dans des villes d'eau européennes et la fréquentation des ventes aux enchères dans le but de réunir d'autres figurines, Utz vivra à Prague, une ville qu'il déteste, mais dont la mélancolie lui rappelle constamment l'origine de sa passion: c'est là, après la mort de son père, qu'il a commencé sa collection et c'est là qu'il a l'intention de terminer ses jours, au milieu de ses Arlequins et Colombines, de ses petits animaux de céramique fine, de ses innombrables statuettes auxquelles, comme à des marionnettes, il donne vie en écoutant ses opéras préférés. Utz partagera cette existence de marginal avec sa domestique, qui deviendra son épouse, et avec un savant anarchiste, collectionneur de mouches, qui sera

son seul ami. Il aura aussi une obsession pour les chanteuses d'opéra bien en chair, qu'il aimera autant écouter que caresser. Rien cependant n'aura vraiment eu d'importance pour lui, en dehors de sa passion pour les figurines de Meissen.

L'intrigue de **Utz** est certes mince. À la mort du baron, sa collection qui devait revenir à l'État tchécoslovaque disparaît mystérieusement. Marius Fischer, un marchand d'art américain (un personnage qui n'existe pas dans le roman de Chatwin), essaie de la retrouver. Il part à la recherche de Martha, la fidèle bonne devenue épouse. Mais ses efforts resteront vains. Le spectateur, lui, saura toutefois ce qui est advenu de la fameuse collection.

Le rôle du baron est brillamment tenu par l'acteur allemand Armin Mueller-Stahl qu'on a vu récemment dans le **Kafka** de Soderberg. Paul Scofield incarne pour sa part un collectionneur de mouches fort original et l'actrice irlandaise Brenda

Fricker joue avec tact le rôle de la servante-épouse. Seul Peter Riegert m'a paru terne dans celui du marchand d'art.

Construit sous forme de flash-backs continuels, le film peut surprendre et dérouter les amateurs de récits linéaires. J'ai, quant à moi, trouvé tout à fait approprié l'usage systématique de cette technique de narration qui ajoute fort habilement une dimension de mystère au climat obsessionnel de l'histoire. **Utz** est un film remarquable.

**Pierre Forcetin**

**UTZ** — Réal.: George Sluizer — Scén.: Hugh Whitemore, d'après le roman de Bruce Chatwin — Phot.: Gérard Vandenberg — Mont.: Lin Friedman — Mus.: Nicola Piovani — Déc.: Karel Vacek — Cost.: Marie Frankova — Int.: Armin Müller-Stahl (Baron Von Utz), Brenda Fricker (Martha), Peter Riegert (Marius Fisher), Paul Scofield (le docteur Vaclav Orlik), Miriam Karlin (la grand-mère), Christian Müller-Stahl (Utz à 18 ans), Caroline Guthrie (Martha jeune) — Prod.: John Goldschmidt — Grande-Bretagne/Italie/Allemagne — 1991 — 98 minutes — Dist.: Buena Vista.

## Chez Vito RESTAURANT



Le jury du Festival des films du monde 1991 et ses invités

**CHEZ VITO, C'EST UN FESTIVAL!**

5412, Côte-des-Neiges, Montréal (Québec) H3T 1Y7 Tél.: (514) 735-3623